

Quelques réflexions sur le crapaud ordinaire

C'était il y a 70 printemps, en 1946. Orwell, l'auteur de *1984* et de *La ferme des animaux* n'a plus que quatre ans à vivre, et pour saluer ce retour du printemps qui manifeste, selon lui, l'invincible résistance de la nature et de ses habitants face à la société nucléaire et industrielle, il publie ses *Réflexions sur le crapaud ordinaire*.

Le crapaud ordinaire !... Je vous demande un peu !... De quoi faire pouffer les critiques littéraires tels Arnaud Viviant et Nelly Kapriélian, du *Masque et la Plume*, sur France Inter, qui ne sont pas des crapauds ordinaires, eux, et qui donnent le bon ton à leurs auditeurs, du haut de leur micro.

22 ans plus tard, c'était en 1968 – vous vous en souvenez de ce printemps-là ? Philip K. Dick, l'auteur de *Blade Runner*, ou plutôt du livre massacré sous ce titre au cinéma, termine son roman, *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, par la trouvaille en plein désert d'un crapaud. Émerveillement du héros. C'est que voyez-vous, les animaux ont disparu. Les pesticides et *Le printemps silencieux* (Rachel Carson, 1967), sont passés par là. Et puis, « la nature, c'est fasciste », comme dirait Clémentine Autain. La « biodiversité », c'était bon pour les ploucs d'avant et de province (mais c'est la même chose). Hélas, le crapaud découvert par Rick, le chasseur de robots, se révèle un simulacre, un automate électrique, comme la plupart des animaux existants.

Nelly & Arnaud qui ont une conception progressiste et moderne de la littérature (« mon nombril à New York »), hoquettent et gloussent devant cette théorie de crapauds visqueux défilant dans le studio Charles Trenet de la Maison de la Radio.

Nos lecteurs, eux, se rappelleront que George Orwell et Philip K. Dick furent deux des critiques les plus perspicaces du monde-machine qui se referme aujourd'hui sur nous. Le premier dans ses quatre volumes *d'Essais, articles, lettres* (Editions Ivrea, Editions de l'encyclopédie des nuisances). Le second dans ses multiples romans et nouvelles, lisibles en livres de poche.

Puisque, décidément, l'incroyable printemps - quoique bien usé - nous fait encore la grâce de sa visite, voici l'article que lui dédia Orwell.

Lisez Orwell !

Lisez K. Dick !

Fermez la boîte à bruit !

Pièces et main d'œuvre
le 22 mars 2016

Quelques réflexions sur le crapaud ordinaire

par George Orwell

Article paru le 12 avril 1946 dans *Tribune*, Londres
et re-publié par Les Amis de Bartleby¹

Précédant l'hirondelle, précédant la jonquille et peu après le perce-neige, le crapaud ordinaire salue l'arrivée du printemps à sa manière : il s'extrait d'un trou dans le sol, où il est resté enterré depuis l'automne précédent, puis rampe aussi vite que possible vers le point d'eau le plus proche. Quelque chose - comme un frémissement dans la terre ou peut-être simplement une hausse de température de quelques degrés - lui a signalé qu'il était temps de se réveiller. Il semble cependant que quelques crapauds manquent de temps à autre le réveil et sautent une année. Du moins, plus d'une fois, au beau milieu de l'été, il m'est arrivé d'en déterrer, bien vivants et visiblement en bonne forme.

À ce moment-là, après son long jeûne, le crapaud prend une allure fort spirituelle, tout comme l'un de ces sobres anglo-catholiques vers la fin du carême. Ses mouvements sont lents mais résolus, son corps est amaigri et, par comparaison, ses yeux semblent anormalement grands. Cela permet de distinguer ce que l'on ne pourrait remarquer à aucun autre moment : qu'un crapaud a parmi les plus beaux yeux de tout le règne animal. Ils sont comme de l'or, ou plus précisément comme ces pierres dorées semi-précieuses que l'on voit parfois orner les chevalières et que l'on nomme, me semble-t-il, le chrysobéryl.

Durant les quelques jours qui suivent son retour à l'eau, le crapaud s'attelle à reprendre des forces en mangeant de petits insectes. À présent, le voilà regonflé à sa taille normale et il entre dans une phase d'intense sensualité. Tout ce qu'il sait, du moins s'il s'agit d'un crapaud mâle, c'est qu'il veut serrer quelque chose entre ses bras. Tendez-lui un bâton, ou même votre doigt : il s'y accrochera avec une force surprenante et mettra un long moment à découvrir qu'il ne s'agit pas d'une femelle crapaud. On rencontre fréquemment des amas informes de dix ou vingt crapauds roulant indéfiniment dans l'eau, agrippés les uns aux autres sans distinction de sexe. Puis, progressivement, ils se répartissent en couples, le mâle assis suivant l'usage sur le dos de la femelle. Après un jour ou deux, la ponte est déposée en de longs cordons qui s'enroulent dans les roseaux et deviennent bientôt invisibles. Quelques semaines encore, et l'eau grouille d'une multitude de minuscules têtards qui grossissent rapidement. Puis ils déploient leurs pattes arrière, puis leurs pattes avant et perdent leur queue. Finalement, vers le milieu de l'été, la nouvelle génération de crapauds, plus petits que

¹ lesamisdebartleby.wordpress.com

l'ongle de votre pouce mais parfaits dans le moindre détail, rampe hors de l'eau pour recommencer la partie.

Si j'évoque ici le frai des crapauds, c'est parce qu'il s'agit d'un des phénomènes printaniers auxquels je suis le plus profondément sensible. Et parce que le crapaud, contrairement à l'alouette et à la primevère, a rarement reçu la faveur des poètes. Mais je sais bien que beaucoup n'apprécient pas les reptiles ou les amphibiens, et je ne soutiens pas que pour savourer le printemps, vous devriez avoir un quelconque intérêt pour les crapauds. Il y a aussi le crocus, la grive, le coucou, le prunellier, etc. L'essentiel étant que les plaisirs du printemps s'offrent à tous et ne coûtent rien. Même dans la plus sordide des rues, l'arrivée du printemps se manifesterait d'une façon ou d'une autre, qu'il s'agisse seulement d'un ciel bleu plus clair entre les conduits de cheminée ou du vert éclatant d'un sureau qui bourgeonne sur un site bombardé. Il est en effet remarquable de voir comme la Nature persiste telle quelle, de manière officieuse, dans le cœur profond de Londres. J'ai vu un faucon crécerelle survoler l'usine à gaz Deptford et j'ai entendu une performance de premier ordre chantée par un merle sur Euston Road. Il doit bien y avoir des centaines de milliers, sinon des millions d'oiseaux vivant dans un rayon de six kilomètres, et qu'aucun d'eux ne paie un sou de loyer est une pensée plutôt agréable.

Quant au printemps, même les rues étroites et lugubres autour de la banque d'Angleterre ne semblent tout à fait en mesure de le chasser. Il s'infiltré partout, comme l'un de ces nouveaux gaz toxiques qui traversent tous les filtres. Le printemps est communément appelé un « miracle » et, pendant les cinq ou six dernières années, cette dénomination éculée a repris tout son sens. À la suite du genre d'hiver que nous avons dû subir récemment, le printemps semble tout à fait miraculeux, tant il était devenu de plus en plus difficile de croire qu'il reviendrait un jour. Chaque mois de février depuis 1940, je me suis pris à penser que cette fois l'hiver allait s'installer définitivement. Mais Perséphone, comme les crapauds, renaît toujours à peu près au même moment. Soudain, vers la fin mars, le miracle se produit et le taudis en décomposition où je vis se trouve transfiguré. Dans le square, les troènes couverts de suie ont viré au vert éclatant, le feuillage des châtaigniers s'épaissit, les jonquilles éclosent, les giroflées bourgeonnent, l'habit du policier semble tout à fait agréable avec ses nuances de bleu, le poissonnier accueille ses clients avec un sourire et même les moineaux ont une couleur tout à fait différente, puisqu'ils ont senti la douceur de l'air et retrouvent le courage de prendre un bain, leur premier depuis septembre.

Est-il indécent d'apprécier le printemps et autres changements de saison ? Plus précisément, alors que nous gémissons tous, ou du moins devrions-nous gémir, sous le joug du système capitaliste, est-il politiquement condamnable de rappeler que ce qui rend le plus souvent la vie digne d'être vécue, c'est le chant d'un merle, un orme jaunissant en octobre, ou tout autre phénomène naturel qui ne coûte rien, mais qui n'a pas ce que les journaux de gauche appellent un « point de vue de classe » ? Il ne fait aucun doute que beaucoup de gens pensent ainsi. Je sais d'expérience qu'une référence positive à la « Nature » dans un de mes articles m'attirera des lettres injurieuses, et bien que le mot clé de ces lettres soit « sentimental », deux idées semblent s'y mêler. La première est que tout le plaisir pris dans le

processus même de la vie encourage une sorte de quiétisme politique. Les gens, a-t-on coutume de croire, devraient être mécontents, et il est de notre devoir de multiplier nos besoins et non de simplement accroître le plaisir que nous tirons de ce dont nous disposons déjà. L'autre idée est que nous nous trouvons à l'âge des machines et que ne pas aimer la machine, ou même vouloir limiter sa domination est une attitude rétrograde, réactionnaire et légèrement ridicule. Ce point de vue est souvent défendu en affirmant que l'amour de la Nature est une faiblesse de citadins, qui n'ont aucune idée de ce à quoi ressemble réellement la Nature. Ceux qui ont vraiment affaire à la terre, croit-on, n'aiment pas la terre et n'ont pas le moindre intérêt pour les oiseaux ou les fleurs, si ce n'est dans une perspective strictement utilitaire. Pour aimer la campagne, il faut vivre à la ville en s'offrant simplement, à l'occasion, un week-end en balade à la belle saison.

Cette dernière idée est manifestement fausse. En atteste par exemple la littérature médiévale, ballades populaires comprises, qui regorge d'un enthousiasme presque géorgien pour la nature. L'art des peuples agricoles, également, tels que les peuples chinois ou japonais, tourne toujours autour des arbres, des oiseaux, des fleurs, des rivières, des montagnes. L'autre idée, quant à elle, me semble fausse d'une manière plus subtile. Certes, nous devons être mécontents, et ne pas nous satisfaire du moindre mal. Et pourtant, si nous étouffons tout le plaisir que nous procure le processus même de la vie, quel type d'avenir nous préparons-nous ? Si un homme ne peut prendre plaisir au retour du printemps, pourquoi devrait-il être heureux dans une Utopie qui circonscrit le travail ? Que fera-t-il du temps de loisir que lui accordera la machine ? J'ai toujours soupçonné que si nos problèmes économiques et politiques se trouvent un jour résolus pour de bon, la vie sera alors devenue plus simple et non plus complexe. Et que le genre de plaisir que l'on prend à trouver la première primevère dépasserait de loin celui de manger une glace au son d'un juke-box. Je pense qu'en préservant son amour d'enfance pour des choses telles que les arbres, les poissons, les papillons et - pour revenir à mon premier exemple - les crapauds, un individu rend un peu plus probable un avenir pacifique et décent, et qu'en prêchant la doctrine suivant laquelle rien ne mérite d'être admiré sinon l'acier et le béton, il rend simplement un peu plus certain que les humains n'auront d'autre débouché à leur trop-plein d'énergie que dans la haine et le culte du chef.

Quoi qu'il en soit, le printemps est là, même au centre de Londres, et ils ne peuvent vous empêcher d'en jouir. Voilà bien une réflexion satisfaisante. Combien de fois suis-je resté à regarder l'accouplement des crapauds, ou deux lièvres se livrant à un combat de boxe dans les pousses de maïs, en pensant à tous ces personnages haut placés qui m'empêcheraient d'en profiter s'ils le pouvaient. Mais heureusement, ils en sont incapables. Tant que vous n'êtes pas vraiment malades, affamés, terrorisés, emmurés dans une prison ou dans un camp de vacances, le printemps demeure le printemps. Les bombes atomiques s'amassent dans les usines, les policiers rôdent à travers les villes, les hauts-parleurs déversent des flots de mensonges, mais la Terre tourne encore autour du Soleil. Et ni les dictateurs ni les bureaucrates, bien qu'ils désapprouvent profondément cela, n'ont aucun pouvoir d'y mettre un terme.